

Collectif La Belle Escampette

Double-Sens



Double-Sens

Recueil de textes de 5 auteur·trice·s

*Dominique Comby-Faltrept - René Durand
Michel Galasse - Aldo Gari - Sylvie Granat*

Droits d'utilisation:
Le recueil de textes *Double Sens* du Collectif La Belle Escampette
est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition
selon les termes de la licence *Creative Commons* 2.0 Belgique:
Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification



[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2024.
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Éditrice responsable: Isabelle De Vriendt
Siège social: Chaussée de Wavre 205 - B-1050 Bruxelles (Belgique)

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrivains,
contactez-nous via
www.scriptalinea.org

Pour tout don à l'aisbl ScriptaLinea :
IBAN BE42 5230 8059 5254 / BIC TRIOBEBB (Triodos)

D/2024/13.013/4

Double-Sens

Double-Sens

« La ligne rouge cisaille la toile
par la violence de sa couleur pure
et entraîne blessure et déséquilibre.

La petite forme sombre et discrète
se trouve en situation d'incertitude. »

Françoise Utrel

Quelques mots sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *Double sens* a été réalisé par le Collectif La Belle Escampette dans le cadre de l' AISBL ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi—) publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture. Il/elle s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Coordinatrice de l' AISBL ScriptaLinea



Quelques mots sur le Collectif La Belle Escampette

Nouveau parcours, nouvelle équipe, « ça été dur, ça été long, mais nous sommes arrivés au bout »...

Nous étions neuf dans la précédente aventure, nous n'étions plus que quatre pour démarrer ce cinquième épisode... « mais par un prompt renfort, nous nous vîmes CINQ en arrivant au port. »

Équipe réduite certes, mais qui a traversé mille et une difficultés : les confinements liés à la pandémie du COVID, les hospitalisations et autres ennuis de santé des uns et des autres, etc. Tous les éléments semblaient se liguer contre nous. Nous avons tenu bon et nous voilà au bout de ce parcours, dopés au final par l'arrivée du « cinquième élément » : Michel.

Difficulté finale, un thème choisi qui ouvre plein de possibilités « Double sens » que l'on pouvait triturer à souhait. Tout était permis...

Chacun a pu laisser libre cours à sa plume et cela aura pris du temps — trois ans quand même — mais l'objectif est atteint : nous pouvons présenter des textes.

***Dominique Comby-Faltrept, René Durand,
Michel Galasse, Aldo Gari et Sylvie Granat.***

Membres de 2020 à 2023 du Collectif La Belle Escampette



Du même collectif d'écrits

Ailleurs d'ailleurs, 2015

*Fragments. Fouilles archéologiques mémorielles
pour amnésique ordinaire*, 2016

En-quête, 2017

*Vestiges futurs - Futurs vestiges.
Traces et liens dans le temps*, 2020

Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial : « Double Sens », voire plus encore	10
Grandeur et décadence (ou double nuisance) [René Durand]	12
L'émoi des sens [Michel Galasse]	16
Camille [Sylvie Granat]	24
De l'éloge de l'ombre... [Dominique Comby-Faltrept]	30
Aux voleurs, aux voleurs, on m'a volé ma liberté ! [René Durand]	34
La route du soi sur une voix à double sens. [Aldo Gari]	40
Avons-nous perdu l'essence de la vie ? [Michel Galasse]	44
Amour F(l)ou [Sylvie Granat]	50
Des plus et des moins... [René Durand]	58
Ailleurs, c'est ici ! [Michel Galasse]	66
Promenons-nous dans les bois... [Dominique Comby-Faltrept]	70
Que dire ? [Sylvie Granat]	74
Auteurs, Autrices	77
Le Collectif La Belle Escampette et ScriptaLinea remercient...	80

Éditorial

« Double Sens », voire plus encore

La dernière lecture en public des textes de *Vestiges futurs* s'est effectuée dans un charmant village, la veille du premier confinement, en mars 2020.

Après cet arrêt sur images, nous nous retrouvons à quatre, prêts à nous lancer dans un nouveau parcours littéraire. Le chemin sera semé d'embûches, entre les confinements du COVID, quelques opérations chirurgicales, hospitalisations et autres ennuis de santé, cette aventure ne démarre pas sous les meilleurs auspices. L'année 2021 fut pratiquement une année blanche.

Nous nous réunissons dans une grange de la ferme de « la Rauze ». Le choix du thème s'élabore à partir d'une quinzaine d'objets apportés par chacun, aussi hétéroclites qu'un balai, un tournevis, un bonzaï, un métronome, une éponge, un bijou... Chacun exprime les mots ou expressions évoqués par ces objets. Après des digressions autour de nature/artificiel, être/paraître, apparence/fonction, nous nous entendons rapidement sur « Double sens ». C'est parti, dans tous les sens, contresens et ambiguïté...

Avant d'aller plus loin, reconnaissons que notre groupe d'écriture « La belle Escampette » a le sens des défis. Nous en sommes à la cinquième édition et, après des thèmes comme « Ailleurs d'ailleurs », « Fragments. Fouilles archéologiques mémorielles pour amnésique ordinaire », « Enquête » et « Futurs vestiges — Vestiges futurs », voilà que nous nous choisissons « Double sens » ! Admettez que nous aimons nous torturer la cervelle. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

Les événements ont cassé le rythme des rencontres, mais nous avons plaisir à nous retrouver, à échanger autour de nouveaux textes ou pas. Bien que le groupe soit réduit, nous demeurons de manière relativement dispersée dans le Lot. Nous n'avons plus de lieu de rendez-vous fixe. Après avoir squatté une ferme, nous nous retrouvons le matin chez l'un, chez l'autre et prenons l'habitude de partager ensuite un repas riche d'échanges informels et de discussions à bâtons rompus.

Faute d'être hautement productif, le groupe se soude, l'amitié naît. Nouvel arrivant dans le Ségala, Michel nous rejoint, il nous stimule et nous aide à conclure ce parcours en y ajoutant son texte et son enthousiasme.

Nous espérons que vous aurez autant de plaisir à lire ces textes que nous en avons eu à les écrire. Posez-vous et prenez le temps de voyager dans Double sens, même à contresens jusqu'à l'insensé parfois, car ce recueil est tout, sauf à sens unique. Il est polysémique et vous invite à découvrir le sens des sens comme son contraire, les sens du sens. Du sens aux sens, le chemin est à la fois pluriel et singulier, humain et vivant, nous mettant sens dessus dessous, dans un trouble passager qui ouvre une porte sur la surprise et la créativité.

Terminant cette aventure qui ne semble plus avoir de sens, nous sommes déjà sur le pied de guerre pour démarrer la suivante et vous accueillir pour la partager.

Bonne lecture.

[René Durand]

**Grandeur et décadence
(ou double nuisance)**

Nous sommes en 1968, ce qui n'explique rien. Je me fais régulièrement l'obligation d'aller voir cette vieille dame qui est à la fois ma « grand-tante » et ma voisine. Ce rituel a un sens.

*« Écoute un peu le bruit qu'y font...
Y sont toujours dans la cour en bas, ou dans l'allée,
et y font un de ces boucans !
Et ça piaille, et ça chougne, et ça court...
Ça n'arrête pas !
C'est comme ça toute la journée, c'est simple, des
fois je suis obligée de fermer la fenêtre... »*



C'est clair et évident, cette femme n'aime pas les enfants. Elle est comme cela, Jeanne. Dès que je passe le seuil de sa porte, elle déverse sur moi un tombereau de haine et de colère. Elle régurgite.

Jeanne est alors âgée de 75 ans. Grande, encore mince, toute vêtue de noir, elle transpire l'autorité. Droite comme un i, hautaine, un regard perçant, les lèvres pincées, ses longs cheveux blancs sont tirés en arrière dans un chignon étriqué. On ne devait pas rigoler souvent avec cette femme.

Au premier rang des nuisances qui l'agressent, il y a donc le bruit que font les mômes — en plus des « Arabes » — qui jouent en bas, dans la cour de l'immeuble. Mais pas que, et Jeanne saute vite le pas !

*« Mais tu sais, c'est comme les pigeons,
maintenant : on est infesté, y en a partout.
C'est le signe que notre quartier, il est de plus en
plus crasseux.
Plus c'est sale, plus ces bestioles rappliquent ! »*

Les parents de Jeanne étaient venus de leur Creuse natale faire fortune à Lyon. Courageux et travailleurs, ils avaient réussi. Ainsi, tous les descendants avaient connu un confort bien supérieur à celui de leurs géniteurs : écoles privées, argent facile, etc. Une jeunesse dorée de « nouveaux riches ». Pour couronner le tout, Jeanne avait fait un beau mariage. Elle avait épousé un avoué, propriétaire de sa charge ! C'était la classe, un homme de loi !

Sans enfant, aujourd'hui elle est veuve. Seule. Très seule. Grandeur et décadence dans la solitude. Reste toutefois l'illusion d'être toujours une « dame » qui compte. Ainsi, dès notre première rencontre, elle se targue de connaître tous les députés UDR de Lyon ! La réalité est pourtant plus cruelle. Pour survivre et mettre « du beurre dans les épinards », elle occupe encore, à temps très partiel, un emploi d'ouvreuse dans un théâtre, ça aide...

*« Un jour que j'y tenais plus, je suis descendue pour les attraper...
Tu penses, je me suis fait chahuter, tout en arabe !
Même pas capables de parler français !
Et les mères, quelle éducation, elles y donnent à leurs piafs ? Hein ?
Ah ! elle est belle, notre France !
Moi, je te renverrais tout ça chez eux ! »*

Et, après avoir repris son souffle...

*« Et les pigeons, c'est pareil que ces gones : ça grouille.
C'est bien sûr attiré par les « équevilles » jamais fermées !
Y sont dégueulasses, y remettent jamais les couvercles.
Et ça, ça fait venir les pigeons !
Et bien entendu, ça amène les maladies...
J'sais plus quoi faire : la crasse, ça fait toujours venir la vermine... »*

Elle habite pourtant rue du Rêve d'Or. Cela ne s'invente pas. Cela dit, ne la cherchez pas, sur une carte, car cette rue n'existe plus. Un signe du destin ? Supprimée de la liste des voies de la capitale des Gaules. On ne veut plus de rêves en or à Lyon, on les a enfouis dans le tréfonds du quartier de la Part-Dieu. On n'a plus que le souvenir d'un ancien chemin vicinal ordinaire numéro 213, dont le nom — si j'en crois les ragots — rappelle une enseigne de bistrot qui devait avoir acquis une certaine célébrité.

Que ce soit pour les enfants et les pigeons, elle a une même et unique solution : tirer dessus avec son pistolet d'alarme ! Celui-là, elle l'avait acheté il y a quelques années, lorsqu'elle travaillait au théâtre et qu'elle devait rentrer tard à la fin des représentations. Mais il faut avouer que ce minuscule pistolet pour sac à main de dame est bien ridicule.

Et pourtant l'essentiel n'était-il pas qu'elle se sente en sécurité dans ce monde rempli de nuisances et de « malfaisants » qu'ils soient enfants d'immigrés ou pigeons ?

Samedi 3 septembre 2022

[Michel Galasse]

L'émoi des sens

Sur le quai à Capdenac, je parcourais l'un de mes cahiers d'écriture. J'en avais toujours un pour voyager et, souvent, je faisais quelques corrections. Je tombais sur ces quelques lignes :

*« Le monde s'étend des poissons aux oiseaux,
Il est entre les hommes et les femmes,
Transmission entre les plantes et les éléments,
Par la racine et par-dessus les nuages,
Le monde est vivant,
Sinon, il serait une Lune,
Un caillou poussiéreux, un désert dans le ciel,
Attirant l'amoureuse ou le poète,
C'est de la vie que le Monde tient sa présence,
C'est ici que ça vit, palpite, rayonne et vibre. »*

Il y avait quatre années que je n'avais lu ce court texte et le bruit de la locomotive me fit revenir au réel. Ici et maintenant, j'avais un urgent voyage à faire.

Je venais à peine de monter dans le train pour Toulouse que je me mis à observer la belle quinquagénaire assise en face de moi. Davantage qu'en être le regardeur, je l'écoutais, mieux encore, je l'entendais. Le portable à l'oreille, en conversation presque intime avec un proche, sa voix suave aux accents italiens prononcés semblait hypnotiser son interlocuteur, qui ne formulait que de rares et courtes réponses. Je dois bien avouer que cette mélodie vocale latine avait sur moi un effet à ce point apaisant que je sombrais inexorablement sans m'en rendre compte dans une rêverie bien agréable. Depuis l'enfance, je m'endormais de cette manière, par la réminiscence d'un instant de bonheur, ou de plaisir.

J'avais pour habitude, dans les transports publics, de m'installer à contresens de la marche du convoi, préférant voir le paysage tout juste dé-passé que de chercher à l'anticiper, comme pour profiter un peu plus longtemps du présent en train de passer. Je savais cependant bien que cela n'était qu'illusion, que rien de l'instant ne peut être retenu. Comme me disait ma psychanalyste, il fallait juste pouvoir se placer dans le rythme, dans le flux, sensitivement, harmonieusement. Ce n'était pas par hasard si j'accrochais à cette voix sensuelle, qui me rappelait précisément celle de mon analyste, Italienne elle aussi.

Le train se mit en marche lentement, sortit de la gare et prit un peu de vitesse. Le paysage venu de l'arrière commençait à défiler et je m'enfonçais plus profondément dans ce qui prenait la forme d'un rêve éveillé. Je me vis descendre la sente pentue et prêter attention aux chants des oiseaux, au « kiaaaaah » miaulé des buses, aux bruissements des lézards. Je suivais les papillons qui voltigeaient, mon nez s'enivrait des mille parfums du printemps et je reconnus rapidement la menthe sauvage, des notes herbacées. Aquilon était de la partie et déchainait à sa guise les vents du sud, fouettant mon visage, ce qui n'était pas pour me déplaire. Un souvenir d'enfance me revint. J'avais neuf ans et je tentais de fabriquer une eau de toilette avec des zestes d'orange, que j'appelais pompeusement « parfum ». Ma mère me laissait faire mais ne tardait guère, dès la première odeur de moisi, à faire le ménage. J'ai toujours apprécié les agrumes. Récemment, lors d'un resto avec nos nouveaux amis français, je demandais un kir à la bergamote, qui ne figurait pas sur la carte, mais entraînait dans la composition d'un de leurs cocktails. L'idée

sembla originale au garçon de salle et toute la tablée opta pour cette formule qui tint toutes ses promesses.

Le train avait trouvé sa vitesse de croisière. Les yeux mi-clos, les paysages intérieurs prirent eux aussi de la vitesse, me proposant cette balade nocturne au bois de Lauzelle, à 25 km au sud de Bruxelles, avec des amis, ma compagne et mes enfants. Nous progressions avec nos torches, jouant quelque peu à nous faire peur. Arrivés au cœur de la forêt, nous éteignions nos torches et écoutions la vie animale, d'une présence discrète, furtive et intrigante dans le noir et le silence de la nuit. Mais nous avions l'interrupteur des « visiteurs » pour faire le jour ou la nuit à notre guise, nous rassurer et surprendre les salamandres et les grenouilles.

Le voyage intérieur me transposa brutalement dans la neige, pieds nus, à la leçon de tai-chi-chuan. Nous avions une professeuse originale, audacieuse, qui nous proposa la « forme de Pékin », soit à peu près un quart d'heure de danse « martiale » en extrême lenteur, dans la poudreuse. Le Qi circulait bien et nos pieds ne tardèrent pas à se réchauffer. Pourquoi avais-je abandonné cet art martial doux qui m'avait fait tant de bien durant cinq années et qui avait littéralement mis tous mes sens en émoi ?

Peut-être le sens le plus important chez moi est-il l'odorat. Lors d'un congrès dans la cité liégeoise, le soir venu, après une journée de travail bien chargée, j'arpentais, pensif, les trottoirs pavés de la ville. Comment ces vieux pavés, après de si nombreuses années, avaient-ils conservé leur odeur, celle-là même que j'avais sentie enfant, au ras du sol ? Plus étonnant encore, j'adore l'odeur « nègre », celle de ma nounou africaine durant mes deux premières années de vie, celle-là même qui me fait retenir plus longtemps, en séance, mes patientes africaines. Encore plus pointue, migrant dans le Ségala, j'ai repéré l'odeur acide du seigle et du vieux bois.

Chaque arrêt en gare me sortait brièvement de ma remémoration quasiment subconsciente. La jolie dame d'en face semblait amusée d'avoir deviné mon voyage intérieur

immobile. Dès la remise en mouvement, je replongeais plus profondément encore dans ce film introspectif.

Hanoï, août 1998, il fait 40 °C et une humidité de cent pour cent, une sensation permanente d'être dans un hammam, et pourtant, je me sens comme chez moi, en terre connue. Pour traverser la chaussée, il faut marcher à vitesse constante, lentement et en ligne droite, nul besoin de regarder à gauche ou à droite, ce sont les « deux roues » qui nous évitent en nous contournant. Cela est très impressionnant la première fois, mais on s'habitue très vite. Personne ne respecte les feux, il y a peu d'accidents, le Code de la route est, disons, « très asiatique » et très intuitif. C'est peut-être ma pratique du TaiChi qui m'a fait me sentir à l'aise. Mouvements courbes et fluides en tous sens durant lesquels on perçoit l'intérieur de soi et l'extérieur, vigilance flexible, à double sens, simultanément.

Une petite bière le soir en terrasse, en famille. Elle ne fait que deux degrés d'alcool et il y a abondance de glaçons dans le verre. Pour l'équivalent d'une bière belge, il en faut trois, mais c'est très rafraichissant et cela ne se refuse pas alors que le soir tombe et qu'il fait encore trente degrés. Les arômes de citronnelle du Phö envahissent toutes les narines, ça grouille d'humains partout, ça « chante » vietnamien.

Coup de frein brutal du train, je ne sais pourquoi. Il me fait tressauter et sauter dans le temps et dans l'espace.

Saut à l'autre bout du monde, en 2004. Me voilà dans le désert de l'Atacama, dans la vallée de la mort. C'est chaud, mais très, très sec. Je n'aime pas ! Lors de l'ascension, ma petite « vietnamienne » a vomi dans le pick-up. Le chauffeur n'est pas content. Le désert, ce n'est pas mon truc. Dans ce voyage au pays de Pinochet et d'Allende, j'avais apprécié l'escapade le long du Pacifique, sur les hauteurs de Valparaiso et à l'Isla Negra, sur les traces de Pablo Neruda dont j'avais lu J'avoue que j'ai vécu. Le livre m'avait fait prendre l'ascenseur émotionnel, entre rires, sourires et larmes. Là, je me sentais bien et je comprends aujourd'hui mon intérêt profond pour

la poésie, cette langue de l'amour, de la tendresse, de la lucidité, ce langage de la voluminosité, telle une lueur qui illumine notre volume personnel ! C'est étrange, ce qu'il m'arrive en ce moment : suis-je en train de faire le trajet d'un rêve ou le rêve d'un trajet ?

J'ai beaucoup lu sur la physique quantique et le transurfing. Il semble que si l'on a un projet de vie et une vision assez claire de ce projet, que l'on demande à l'univers de nous répondre en ce sens, des synchronicités apparaissent sur notre chemin. Me voilà, marchant sur les pas de mes ancêtres, dans les Ardennes belges. Du petit village de Soy jusqu'à Hazeilles, le village où mes parents se sont rencontrés, je marche. Arrivé à un croisement, je décide de poursuivre sur le chemin principal. Quelques centaines de mètres plus loin, je me ravise et fais demi-tour, pour emprunter l'autre chemin, car je me souviens avoir appelé à une synchronicité la veille et avoir décidé de pique-niquer sur la place aux tilleuls d'Hazeilles. Installés à l'unique table en bois de l'espace vert, un jeune homme et son chien approchent. L'homme me demande d'où je viens. Je lui explique ma marche des ancêtres, il semble intrigué et je lui donne mon nom. Il prend son portable et appelle son père : « — Papa, tu connais des 'Galasse' dans la région ? — Oui », répond la voix. Il me le passe et je reçois des informations précieuses sur mes ancêtres. Le vieil homme connaît encore les logements qu'ils ont occupés, il a des anecdotes à me conter et des photos d'époque... J'ai vraiment beaucoup de chance. Je me souviens avoir remercié l'univers et ce jeune homme qui aurait tout simplement pu passer son chemin et ne pas m'aborder. Aujourd'hui, nous sommes amis. Mon expérience de la vie m'a appris qu'il faut toujours pouvoir oser, au juste moment. Me reviennent en tête les mots de Rainer Maria Rilke « Laissez la vie vous traverser, la vie sera toujours juste, toujours. »

Accélération et secousses du convoi. Tout s'accélère en dedans. Les souvenirs affluent, plus récents. Pourquoi ai-je quitté le sol belge pour me retrouver en terre lotoise, dans

une France en révolte contre une réforme imposée et jugée injuste ? Ici aussi, je me sens bien. Le domaine me fait penser à la ferme de mes grands-parents maternels. Ma seule nostalgie se limite au vrai goût des frites belges ! Entre ces deux territoires, éloignés de 900 km, des allées et venues, des retrouvailles, mais aussi des visites de tombes, celle de Maurane au cimetière d'Auderghem, celle de Françoise Sagan, à quelques kilomètres de Figeac. Ou encore, la vaine recherche de la sépulture de mon plus ancien ancêtre connu, un maître fondeur, enterré en 1689, derrière le chœur de la chapelle, maintenant disparue, du village de My. La question qui m'est alors venue : mais pourquoi donc « un psy dans l'arbre » ? Quelle est ma mission ? Qu'ai-je à solutionner, à résoudre ? Quel défi est là pour moi et pour les miens, morts ou vivants ?



Le train amorce un grand virage pour entrer en gare de Toulouse. J'eus encore le temps de voir mon nouveau jardin avec ses fleurs de pêches, de vigne, d'amandiers, de prunus. Ce tournant-là, celui du train, est aussi mien. Il est si essentiel dans ma vie et celle de ma compagne qu'il sonne comme un retour aux origines ; le goût des choses simples, l'alchimie de la rosée, l'envie d'espaces sauvages, de rencontres végétales et animales, la beauté des gestes amis. J'ai trop connu le mépris de l'enclos, la sensation étouffante d'être épié, sinon moqué par mes « Tuches de voisins », cette enclosure qui vous rétrécit l'âme et vous comprime le thorax. J'ai envie de joïker, de mélanger le chant et la parole, comme le traditionnel peuple Sami de Scandinavie. J'ai envie de galer, d'amuser et de m'amuser, comme le veut l'étymologie de mon nom et cela me rend le monde plus grand.

« 5... 4... 3... 2... 1..., Monsieur Galasse, il est temps de revenir avec moi. Vous pouvez ouvrir les yeux maintenant et, si vous le souhaitez, m'en conter quelque chose. »

La voix de l'hypnothérapeute faisant soudain irruption dans la pièce bien éclairée par les rayons du soleil printanier me sortit de la transe hypnotique.

« Comment avez-vous vécu ce rêve de transformation et d'éveil à votre nouvelle vie ? »

Elle n'avait pourtant pas cessé de me parler avec douceur, me suggérant de plonger dans mes souvenirs après être monté dans le train imaginaire. Le voyage était terminé et il n'avait duré qu'une petite demi-heure, mais plusieurs segments d'années, en mode TGV, en mon for intérieur. Je n'avais pas envie de parler, mais bien de prolonger ce flot de sensations diverses issues de mon passé, de mon présent, de mon avenir, enfin, je ne sais plus trop bien. Me vint alors l'envie irrésistible d'écrire ce haïku qui me trottait dans la tête, cet événement poétique, bref et juste, pur et vide, un condensé de l'expérience vécue ici. Elle me tendit une feuille et un stylo avec une gentillesse déconcertante.

J'écrivis :

Le temps suspendu, entre chute et surprise

Un désir, poétique, enforme l'intime

Le temps suspendu, entre chute et surprise

Un désir, poétique, enforme l'intime

Tel un écho, la répétition dans le haïku indique la profondeur d'un sens à rechercher. Le rêve éveillé dirigé qui venait de se terminer me rendit muet et m'avait pourtant mis en situation d'écriture, sous la forme d'un ineffable vacillement, d'un satori. Je quittai donc le cabinet d'hypnose. Ayant retrouvé mes pénates, je bus un thé à la rose et écrivis cette première « nouvelle » d'un seul jet. Je sentais la note de tête du dernier parfum de ma confection embaumer mon habitat : une note gourmande de charlotte aux fraises.

Double-Sens

[Sylvie Granat]

Camille

— Stéphane, tu en as encore pour longtemps ? J'achève de préparer le repas.

— Non, Sacha, j'ai presque terminé. Disons encore un petit quart d'heure. Je corrige les premières copies des terminales scientifiques, alors, comme tu le sais, la philo n'est ni leur point fort ni leur matière préférée. Ils ne me rendent leur texte que parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, mais c'est très souvent un travail bâclé ou superficiel. Alors, je n'en ai plus que 5 à lire et nous pourrons passer à table.

— Ton petit quart d'heure n'en finit pas. Que fais-tu ?

— Je n'en reviens pas, c'est incroyable ! C'est la première fois qu'un élève me rend une telle copie ! Incroyable !

— À ce point ?

— Ah oui, je te promets. C'est surprenant, qui plus est d'un élève qui a choisi la filière scientifique ! Et cela après seulement trois cours. Tant et si bien que je ne les connais pas encore très bien et que je ne parviens pas à associer un visage à ce nom.

— Effectivement, je t'ai rarement vu réagir comme ça à la lecture d'une copie. Le sujet a dû l'inspirer. Que leur as-tu demandé d'aborder ?

— C'est le début de l'année scolaire, donc, le premier cours, nous nous sommes présentés, comme d'habitude, puis nous avons parlé du programme prévu pour cette année. Le second, j'ai abordé la méthodologie d'une dissertation de philo. Je leur ai expliqué qu'il est nécessaire de réfléchir à la question posée, ce qui en permet une bonne analyse et de

mieux s'orienter dans le sujet. De travailler sur la définition détaillée et approfondie des termes employés, et des différentes orientations que cela peut entraîner. Et donc, je leur ai donné un premier devoir à me rendre au cours suivant, pour la mise en pratique de tout cela et voir s'ils ont bien assimilé la méthode. Ce sont ces copies-là que je corrige.

— D'accord, mais le sujet ?

— « Peut-on se fier à ses sens ? »

— Ah ! Peut-être, aurais-je manqué moi aussi d'inspiration sur ce sujet. Mais bon, si tu veux bien, nous passons à table.

— Je voulais te lire le texte pour que tu me dises ce que tu en penses.

— Après manger, si tu veux bien, sinon, tout sera froid.

Tous deux confortablement installés dans le salon, Stéphane commence sa lecture non sans avoir réitéré son étonnement.



« Cher Professeur,

Je le regrette, mais bien que vous nous ayez expliqué la méthodologie nécessaire à une bonne rédaction, je ne sais pas comment aborder le sujet de cette dissertation "Peut-on se fier à ses sens?".

De quel sens attendez-vous que nous débattions? Ce terme "sens" possède à lui seul tellement de significations! Un mot qui dans les dictionnaires de langue française s'emploie déjà systématiquement avec les adjectifs "propre" et "figuré". Il est de ces termes qui veulent tout dire et leur contraire, voire pire encore.

En premier, c'est à la direction que m'amène ce sujet de réflexion.

"Se fier à ses sens" nous interroge sur notre sens de l'orientation. Vais-je dans le bon ou le mauvais sens? Dois-je faire demi-tour et partir dans l'autre sens? Surtout, ne pas prendre le sens interdit. J'ai dû m'égarer dans mes réflexions et prendre ce sujet à contre sens. Ma pensée s'envole vers mon grand-père. Il était fan de "Raymond", comme il disait. Raymond Devos bien sûr, humoriste qu'il n'a cessé de me faire écouter, "ce jongleur des mots, du vocabulaire, maître des phrases, magicien du langage" me disait-il. Je pense que ce genre de sujet l'aurait intéressé et comme lui, aujourd'hui, je me sens "sens dessus dessous".

Mais je ne pense pas que là soit le sujet de cette dissertation, bien trop pragmatique et si peu philosophique.

"Se fier à ses sens", cela évoque-t-il les 5 sens?

L'ouïe, l'odorat, le goût, la vue et le toucher. Des sens liés à notre physique : les oreilles pour entendre, le nez pour sentir, la langue pour goûter, les yeux pour voir et nos mains, notre corps pour toucher.

Pourtant, chaque terme de ces cinq sens peut être utilisé à toute autre fin. Je pourrais vous dire par exemple que je ne goûte pas la philosophie, au point que je ne peux pas la sentir, que je n'y entends rien, que je n'en vois pas l'intérêt et que le sujet que vous nous proposez ne me touche pas. Et mon physique n'y est pour rien. N'ayant fait aucune erreur de français, il me paraîtrait pourtant plus judicieux d'écrire que je n'apprécie pas la philosophie, que je ne l'aime pas, que je n'y comprends rien, ne sachant pas à quoi elle sert et que le sujet que vous nous proposez ne m'inspire aucun sentiment. Le vocabulaire, logiquement dédié à nos cinq sens, se voit utilisé pour notre ressenti, nos sensations, notre psychisme. Alors sens physique ou sens psychique? Sens propre ou sens figuré?

De plus, il est indispensable de toujours préciser, quand nous évoquons le plaisir procuré par nos sens, que c'est bien des cinq dont nous parlons. Sinon la signification du "plaisir des sens" en est toute autre et certainement bien loin du sujet que vous voulez que nous abordions.

"Se fier à ses sens"...

Peut-être que je manque de bon sens, et ai-je interprété "Se fier à ses sens" en dépit du bon sens. Vous nous avez expliqué, lors des précédents cours, qu'il est nécessaire d'analyser et de réfléchir aux termes employés et à leurs éventuelles diverses significations. Mais le mot "sens" en a tellement à lui seul, de différents sens, qu'il ne m'est pas possible de savoir dans quel sens le prendre. On l'utilise en parlant du chat dont il faut caresser le poil dans le bon sens, ma grand-mère, couturière, en parlait tout le temps à propos du tissu. Il est employé également pour juger l'intelligence de chacun et que sais-je encore...

“Se fier à ses sens”...

Se fier, c'est-à-dire faire confiance, ne s'en remettre qu'à ses sens ? Donc, perdre toute objectivité et n'avoir confiance qu'en soi ? Ne pas tenir compte de l'avis d'autrui ? Quand je choisis un parfum que d'autres n'aiment pas, quand je n'entends pas les mêmes choses que mes camarades lors d'un cours, quand j'apprécie la douceur d'un matériau que d'autres peuvent trouver rugueux, quand je déguste le sucré alors que d'autres se sont régalés du salé, et que j'admire des tableaux qui ne plaisent pas à d'autres, comment puis-je être certain que je suis dans le vrai ? Pour se fier à ses sens encore faut-il être sûr qu'ils ne soient pas défaillants.

“Se fier à ses sens”...

Ce français, cette langue que les écrivains, les poètes, les philosophes, les amoureux de la lecture et de l'écriture trouvent si belle et si riche, moi je la trouve bien pauvre quand un seul mot peut dire tant de choses ! Oui, bien pauvre en vocabulaire, quand en ouvrant mon dictionnaire pour connaître la signification du terme “sens”, il me faut lire presque deux pages !

Alors, sachant que je ne saurais disserter sur ce sujet, manquant de vocabulaire, et que votre appréciation de mon texte ne dépendra que de vos propres sens et du sens que vous vouliez que nous lui donnions, je terminerai ma copie avec ce que je pratique avec délice, à savoir l'humour, en la signant :

Camille (mais pas Saint-Saëns, bien sûr) »

[Dominique Comby-Faltrept]

De l'éloge de l'ombre...

Les lumières de la ville

Tel le papillon, nous sommes attirés par la lumière. Le phare, repère pour les marins perdus dans l'immensité sombre, ciel et mer confondus la nuit venue.

La ville où se rassemblent, tel que le dit Chaplin, les heureux bien lotis et les sans-logis, dont l'éternel vagabond.

On fête le 14 juillet par des feux d'artifice et Noël par l'éclairage festif de décorations toujours plus nombreuses. C'est synonyme de générosité et cette dernière de dons et cadeaux.

La lumière semble protectrice. Elle est synonyme de vie. On repère dans la campagne la lumière salvatrice pour le voyageur perdu, même si celle-ci n'est qu'une simple bougie vacillante n'éclairant guère que la soupe et les pommes de terre.

Mais la lumière est également un leurre, auquel on peut se brûler les ailes.

Nombreux sont les animaux qui l'ont expérimenté et ne sont plus là pour nous le raconter.



Comme les moindres insectes, nous sommes attirés, fascinés par la lumière, c'est un réflexe, c'est la vie. Mais la vie change, la lumière devient danger et, ces derniers temps, elle est synonyme de mort. Difficile à comprendre, à intégrer, à changer de paradigme.

De fait, regarde-t-on réellement les vitrines des magasins éclairés après leur fermeture ?

Oui et non. Certes, cela peut attirer l'œil, mais est-ce pour cette raison que nous viendrons prochainement acheter ? Pour certains peut-être, mais pour quel nombre ? Pour les autres, ils admirent — ou non — la vitrine et continuent leur chemin.

L'été, les jours sont longs, tout le monde est dehors, mais il fait jour, l'éclairage est donc inutile et la joie est là, pas guidée forcément par la consommation. L'hiver, il fait nuit tôt, l'éclairage pourrait être logique, mais chacun rentre à la maison pour retrouver la chaleur de son chez-soi, et cette lumière brille de manière tout à fait isolée, seule, bien solitaire.

Peut-être les vitrines restent-elles éclairées pour attirer les voleurs qui, la marchandise étant en pleins feux, se rendent enfin compte de la beauté et de la valeur que l'artisan ou le commerçant propose !

La nuit hors de la ville

L'éclairage, la nuit nous contraint à regarder nos pieds et là où nous les posons. C'est le but, me direz-vous. Certes, mais cela limite notre vue et par là même nos pensées à la hauteur d'un réverbère !

À y réfléchir, c'est peu quand nous pensons à ce que la nuit peut nous apporter et nous faire découvrir. Ne nous laissons pas aveugler et désorienter, voire piéger par ces artifices comme malheureusement tous les oiseaux et autres animaux qui fréquentent de trop près les lieux urbanisés et y laissent raison et vie.

Faut-il se rendre au milieu du désert pour sortir de notre piètre quotidien et retrouver un ciel libéré de toute pollution lumineuse ? Pour pouvoir se laisser inspirer par l'immensité de notre univers, se permettre de redonner du temps au temps, prendre celui d'écouter son corps dans le silence de la nuit, être à l'écoute du moindre bruit, du frottement d'ailes que l'on devine : les oiseaux, les papillons de nuit revêtus de leur costume sombre.

Les animaux souvent se déplacent la nuit, équipés de sens plus aiguisés, d'une vision plus adaptée que nous. Ils profitent de cette profondeur nocturne pour éviter les prédateurs dont nous faisons partie.

Nous sommes tirés de notre rêverie par le chuintement de la chouette et sursautons aux hurlements du coyote, si éloigné l'animal soit-il.

Quel plaisir de suivre le coucher du soleil sans artifices, de pouvoir s'étendre dans l'herbe, observer, voyager dans les étoiles et tenter de les reconnaître.

Qui ne s'émerveillerait pas devant ce feu d'artifice d'étoiles : l'étoile du berger, nom donné à la planète Vénus, qui est la plus brillante après le soleil et la lune bien entendu. Première et dernière à apparaître, elle indique le début et la fin de la journée aux éleveurs, dont les bergers !

L'Étoile polaire, ancienne boussole, indiquant le nord, et guidant en mer les navigateurs, explorateurs ou pirates, et sur terre les pèlerins et colporteurs.

Une fois repérées les quelques étoiles ou planètes connues ou retenues le temps passant, nous observons le ciel avec

innocence ; certes, on cherche la casserole, cette Grande Ourse, qui, comme ces consœurs, se déplace le temps passant.

Ayant épuisé ces connaissances oubliées, mais de toute manière réduites, du ciel, reste à imaginer, à jouer avec tous ces points lumineux. Comme j'ai plaisir à le faire par temps maussade avec les nuages, tenter de voir des animaux ou autres formes dans ce que le ciel m'offre. Les nuages inspirent les courbes, les étoiles obligent aux angles !

Le calme du ciel dans la nuit est propice au rêve et à l'imagination... C'est isolé dans le désert, suite à une panne, que Saint-Exupéry a inventé l'histoire du Petit Prince, sa rose et sa mini planète.

Comme j'aime découvrir l'évolution du paysage, à travers la même fenêtre, en observant jour après jour, au printemps et à l'automne, la modification graduelle de ce qu'elle nous offre comme cadre. De même, la nuit, on découvre le paysage variant, éclairé au gré de la lune qui croît et décroît, avec la régularité d'un métronome.

On peut se projeter dans l'espace, qui a la folie des grands, et prendre le risque d'être atteint de vertige. Toute cette immensité qui n'est que notre système solaire se multiplie à l'infini. Et qui plus est, cet infini s'expande ! Mon esprit rationnel s'égare, s'affole et s'envole déambuler au plus près dans nos cieux.



[René Durand]

Aux voleurs, aux voleurs,
on m'a volé ma liberté !

« Le premier des droits de l'Homme, c'est la liberté individuelle, la liberté de la propriété, la liberté de la pensée, la liberté du travail. »

Jean Jaurès (1859 - 1914)



Debout, face à son public, à l'occasion du congrès annuel de la chambre syndicale, il s'exprima en ces termes ;

« Mes amis, si j'ai souhaité aujourd'hui prendre la parole à l'occasion du congrès de notre organisation patronale, c'est parce que, il nous faut bien l'admettre, la situation est — comment le dire autrement — particulièrement préoccupante.

Premièrement, la liberté d'entreprendre est une liberté fondamentale, c'est un pilier essentiel de notre démocratie et elle est menacée. Je sais bien que certains d'entre vous trouveront ce propos excessif. Mais je ne pense pas qu'il le soit. Je le trouve même en deçà de la cruelle réalité. Les atteintes à notre liberté — nous, les créateurs de richesse, les généraux de la croissance — sont excessives et scandaleuses. Il n'est pas un jour sans que cet État, de plus en plus bureaucratique, ne nous mette des bâtons dans les roues au nom d'un quelconque intérêt collectif dont nous ne comprenons pas toujours le bien-fondé.

Deuxièmement, mais que serait ce monde, en l'absence de consommations, sans boutiques, sans supermarché ? Que mangeraient les habitants de cette terre ? Comment s'habilleraient-ils ? Où logeraient-ils ? La création de marchandises, la construction de maisons, de routes, de ponts, la fabrication de tous ces biens de consommation sont bien évidemment source de bien-être, de bonheur même, pour les hommes et les femmes de notre pays. Que serait notre société sans ces richesses que quotidiennement nous leur fournissons ? Toute atteinte à ces fondamentaux met en danger le fonctionnement, mais aussi la structure même de notre société.

La conclusion est évidente : s'il n'y a pas de liberté d'entreprendre, il n'y aura pas de production, de consommation et donc pas de bonheur !

Ainsi, à chaque fois qu'une mesure est prise — avec comme justification un soi-disant intérêt collectif — nous devons veiller à ce qu'elle ne soit pas une atteinte à notre liberté d'entreprendre et, au final, une atteinte aux valeurs mêmes de notre société. Cela n'est pas toujours bien compris. Cette "liberté d'entreprendre" peut paraître aux yeux de certains comme "une liberté de second rang" pour des raisons purement idéologiques. Mais il n'en est rien.

Nous, les producteurs, les constructeurs, les artisans de ce bonheur, de ce bien-être, nous savons malheureusement trop bien que les freins à notre liberté revêtent des formes multiples. On les connaît bien. C'est le poids des charges sociales qui nous écrasent et limitent nos investissements. Mais c'est aussi le rôle rétrograde des banques trop frileuses qui ne nous soutiennent pas suffisamment. Mais c'est enfin ce droit du travail passéiste qui nous entrave dans notre développement. Il faut mettre fin à l'ensemble de ces contraintes d'un autre temps, celui des dictatures communistes.

Les freins à la liberté d'entreprendre restent trop nombreux dans notre pays. Que l'on soit autoentrepreneur, patron d'une PME ou dirigeant d'une multinationale, défendre la liberté d'entreprendre doit être notre combat de tous les jours. »



Lorsqu'Assane Sissoko rentre enfin dans sa « chambre », il est toujours encadré par les deux policiers. Il pose sa petite valise à terre, ses épaules s'affaissent instinctivement. Il vient de prendre conscience de son nouvel environnement. Les deux flics sortent sans un mot. Quand il entend la clé tourner dans la serrure, ses deux épaules semblent redescendre d'un cran supplémentaire. Maintenant, il sait.



Une des forces d'Assane — et c'est dans sa nature profonde —, c'est d'immédiatement, lors de ce premier coup d'œil, repérer tous les détails, mesurer les lieux, les évaluer, en faire presque un inventaire. Avec ce qu'il voyait, il fallait bien qu'il se l'avoue : il était bien privé de liberté ! On lui avait dit — et il l'avait cru un instant — que c'était une sorte de « résidence », située au bord des pistes de l'aéroport pour plus de commodité. Ce serait plus facile pour tout le monde d'attendre dans ce CRA¹, pour, le moment venu, embarquer dans l'avion qui allait le ramener au Mali. Il ne « pouvait pas rester en France », il devait « retourner chez lui », il n'avait pas de papiers, il était un « clandestin ». Bon, il se doutait bien que ce ne serait pas un « Formule 1 », mais là, c'était clair, il était bien emprisonné. La seule raison que l'ensemble du mobilier soit fixé au sol avait suffi de le convaincre. Certes, c'était mieux que les cellules du commissariat central du 18e arrondissement de Paris puisqu'il y avait fait le ménage pendant plusieurs années. Mais voilà, pour faire court, il était « en tôle ».

Assane était arrivé en France en janvier 1999, Chevènement était alors ministre de l'Intérieur. Il avait passé la frontière avec la carte d'identité d'un ami français sans autre difficulté. Bien entendu, il avait triché, mais maintenant, il était en France. C'est dans ce pays qu'il voulait vivre et travailler. Il avait immédiatement trouvé un emploi chez PROP'NET, une entreprise de nettoyage. Une nouvelle vie s'ouvrait à lui. Rapidement, il avait été affecté au commissariat de police du 18e arrondissement. Dès 6 heures du matin, il commençait à vider les poubelles dans les bureaux à l'étage, puis passait l'aspirateur et, une fois par semaine, il lavait le sol. Il terminait par les sanitaires. Il rentrait chez lui et à 17 heures retournait au travail. Il nettoyait cette fois-ci les bureaux de la mairie du 19e arrondissement pour finir à 21 heures. Enfin, de 21 heures 30 jusqu'à 23 heures, il rejoignait de nouveau le commissariat de police du 18e pour nettoyer les locaux du

¹ Centre de Rétention Administratif.

rez-de-chaussée, plus largement ouvert au public. Il terminait par le sous-sol où se trouvaient les cellules. C'est pour cela qu'Assane savait bien ce que c'était, une « cellule »...

Il avait comme cela bossé clandestinement pendant 21 ans.

Puis, le 24 février dernier, alors qu'il prenait son service à la mairie, il avait rencontré Georgette qui, elle, était en retard en raison d'une demande expresse de sa cheffe. Elle était pressée, s'était pris les pieds dans les balais d'Assane et s'était retrouvée les « quatre fers en l'air ». La gentillesse d'Assane, ses grands sourires avaient fait le reste. Une histoire d'amour venait de naître. Mais voilà, il y avait un hic : il était « sans-papiers ». Ils décidèrent de mettre fin à cette situation et d'avoir une vie normale, se marier et plus si affinité...

Quand il se rendit en préfecture pour régler cette question, il en ressortit encadré de deux policiers, une OQTF² en main.

² Obligation de Quitter le Territoire Français.

Double-Sens

[Aldo Gari]

La route du soi
sur une voix à double sens.

Peggy était là, devant les yeux de Charles, allongée à demi nue, à demi-recouverte de soie. Comme tous les soirs de la semaine et parfois le week-end, Charles regardait le spectacle. Autour de Peggy, ils devaient être une bonne vingtaine à se presser là, complètement accrochés, l'écume au coin des lèvres.

Elle ne devait pas être bien vieille, mais combien en avait-elle connu ? Charles se posait parfois la question. Quoi qu'il en soit, il n'enviait pas leur sort, même s'il considérait que son existence à lui n'était guère enviable non plus. Dans quelques années, elle disparaîtrait de la scène et serait remplacée au box-office.

Un rapide coup d'œil sur les autres écrans devant lui. Rien à signaler, la nuit devrait être calme. La radio, qui fonctionnait toujours pour couvrir le bruit, les cris, diffusait, ironie du sort, « Porcherie » des Bérus. Les Bérurier Noir, Charles les avait vus à l'usine Pali-Kao dans le XXe à Paris, dans divers squats, à la Mutu entourée de centaines de CRS, jusqu'à l'Olympia en '89 pour le « suicide » du groupe punk. Il fredonna les paroles qui lui revenaient à la mémoire :

*Le monde est une vraie porcherie
Les hommes se comportent comme des porcs
De l'élevage en batterie
À des milliers de tonnes de morts
Nous sommes à l'heure des fanatiques
Folie oppression scientifique
Nous sommes dans un état de jungle*



Il avait une trentaine d'années à l'époque... c'était il y a une bonne trentaine d'années. Maintenant, il vivait complètement dans ce monde, une vraie porcherie.

Souvent il se disait qu'il n'y avait pas grande différence entre ces gorettes et les humains. Ils sont si proches que des chercheurs utilisent des truies pour « cultiver » des tissus ou des organes humains, pouvant ensuite être transplantés à l'Homme. Un cœur de porc génétiquement modifié venait d'être greffé à un homme aux États-Unis. C'est beau, la science et la médecine ! Ces porcs de laboratoire étaient-ils plus ou moins heureux que ceux qui s'entassaient ici ? Et finalement, ces humains étaient-ils plus ou moins heureux que ces porcs ? Avaient-ils une vie si différente ?

Depuis qu'il y avait eu un épisode de grippe porcine, les consignes sanitaires étaient devenues plus contraignantes. Des cas de Peste porcine africaine venaient également d'être signalés et ce virus contamine également des sangliers et des tiques... bientôt l'Homme ! Au moins, eux ne risquent pas d'être emmerdés par le COVID, enfin, en l'état des connaissances actuelles, comme on dit.

« Eh bien là, les non-vaccinés, j'ai très envie de les emmerder. Donc, on va continuer de le faire, jusqu'au bout, c'est ça la stratégie. » Ces mots présidentiels, il se les répétait souvent. Le Président, la République, citoyen ou pas, Charles n'en avait pas grand-chose à faire, cela n'avait que peu de sens pour lui et il ne se berçait pas d'illusions, mais il avait été blessé, humilié par le mépris exprimé.

Peggy était toujours là, coincée dans sa cage de contention, ses petits accrochés à ses mamelles.

Charles, lui, était toujours là, coincé dans son mutisme comme à chaque début de séance depuis un peu plus de trois ans. Il lui fallait attendre que le bon train de ses idées se présente pour qu'il embarque avec tout son paquetage. Parfois, cela pouvait prendre toute la séance et aurait pu durer des heures. Il était assis dans le fauteuil, bien calé, immobile et attendait le moment.

Il lui était arrivé de rester allongé sous son filet de camouflage, immobile, respirant imperceptiblement, tous ses sens en alerte, l'œil rivé à l'ocilleton du viseur, le doigt sur la gâchette attendant l'ordre, aucune idée en tête, uniquement l'objectif, la mission. C'était le boulot, son job. Il avait été choisi pour cela. Il avait été formé pour cela. Il n'avait aucun état d'âme, ne se posait pas de question. Ne surtout pas se poser de question, sinon c'est le début des emmerdes.



La première fois, il n'avait pas eu à attendre longtemps. L'objectif était apparu dans le viseur. L'ordre avait été donné. Gros plan sur la tête. Sans précipitation, le doigt avait pressé la gâchette. Un bruit étouffé de détonation. Une odeur de poudre. Calmement et le plus discrètement possible, il avait plié armes et bagages pour rejoindre le reste du groupe. Cela s'était déroulé ainsi des dizaines et des dizaines de fois. Il avait partagé les premières années de sa vie d'adulte avec la mort. La vie, la mort, l'une ne va pas sans l'autre. De nombreuses fois, il avait pris le train de la mort. Il pouvait maintenant en parler calmement sans que surgissent les fantômes d'un passé qui avait fini par le hanter. Train fantôme. Ne pas se poser de

questions. Non, pas de questions !

Hommes ou cochons, c'est pareil... au moins au début. Puis les ombres étaient revenues peu à peu et tout se mélangeait alors. La tête du porc apparaissait dans le viseur, la lame du couteau traversait l'uniforme pour pénétrer dans les entrailles. Il en était arrivé à ne plus supporter le boulot, son job, à ne plus se supporter. L'armée l'avait quitté, mais pas l'alcool. Il s'était alors échoué sur les trottoirs de la capitale qui comptait une épave de plus, comme il disait.

C'était comme dans un train traversant un tunnel. L'écran de la fenêtre devient noir avant de s'éblouir de la lumière du jour. Juste au-delà, le paysage défile rapidement, très flou. Il faut regarder plus loin, vers l'infini, prendre de la distance afin de pouvoir observer le paysage. À l'horizon, le paysage paraît presque immobile.

Comme ce paysage, des épisodes de sa vie défilaient ainsi devant ses yeux. Le soleil commençait à disparaître à l'horizon. Il était temps de sortir le hot-dog de son emballage et d'ouvrir une mousse. Il allait le faire lorsque le train entra dans un tunnel. Il se retrouva dans le noir, les lumières du wagon ne s'étant pas allumées, un long tunnel noir, très long, hors du temps, hors du ronflement des bogies sur les rails, hors de tout...

C'est ainsi que mourut Charles, sans avoir pu croquer dans son hot-dog pur porc, faisant ainsi preuve, dans un sens, d'un certain manque de savoir-vivre.



Double-Sens

[Michel Galasse]

Avons-nous perdu l'essence de la vie ?

*« De larmes et d'orages,
D'armes et de naufrages,
Le ciel pleure. »*

Jacinthe Mazzochetti



La vie est belle... mais ne vaut pas un kopeck
Incapables de gérer la Terre, nous sommes.
Depuis à peine deux ou trois décennies,
De simples névrosés, nous voilà tous devenus,
Par déni oblitérant, des pervers presque ordinaires.
D'intelligence artificielle, de fortune
et de démonstration de puissance,
Nous rêvons.

Notre déraison calculante aux multiples visages masqués,
Big food, Big pharma, Big brother, Big média
et leurs cohortes de roitelets corrompus

Semblent bien avoir éclipsé toute compassion pour une vie
de qualité.

Désormais, le vide s'emplit des bruits de canons
et de missiles,

De drones d'attaque et de mines antipersonnels.

L'heure est à la déflagration,

À la sidération,

À l'indifférence pour le grand large qui charrie
des cadavres de migrants,

Pour les arbres guillotisés et remplacés
par des volumes de béton,

Pour les arbres en proie aux flammes d'incendies géants,

Ignorance quasi passionnelle de l'effondrement,
sous nos yeux incrédules,

De la biodiversité qui pourtant nous porte et nous supporte.

Que d'eaux usées, plastifiées, mortes,
Que de terres stériles, vidées, pillées,
Que d'air saturé de poisons particulièrement affinés
Et de nourritures trafiquées,
Que d'informations toxiques.
N'avons-nous pas grand ouvert la porte aux pandémies
mondiales récurrentes ?
Ne sommes-nous pas prisonniers des miroirs de Blanche
Neige,
De nos *selfies* amoureux, de nos multiples addictions,
À nos mobiles, à nos statistiques, à nos slogans simplistes ?
Serions-nous devenus *fakes* de l'intérieur,
au point de *trumper* tout le monde,
De ne plus voir notre interdépendance absolue au milieu
vivant,
À l'*Umwelt* ?
Avons-nous perdu la qualité d'accueilance,
le sens des égards ajustés ?
Nous avons bétonné et asphalté les espaces du monde,
Comme nos propres âmes devenues bunkers.
L'heure est désormais au *speed*, au *scoop*, au *buzz*.
Même les thérapies brèves en viennent à se substituer
à la psychanalyse,
Aux thérapies systémiques.

Nous n'habitons plus la vie en poète, en artiste, en artisan.
Et force est de constater qu'un peu partout sur la planète,
La vie minérale, végétale, animale, humaine,
Ne vaut guère plus qu'un kopeck !
Chair à canon, cadavres de traversées ratées,
D'exécutions arbitraires, victimes de balles perdues
par quelque truand ou chasseur,
Victimes d'attentats ou de l'inconscience d'un chauffard
alcoolisé, morts de faim...
L'heure est à la manipulation, à l'esclavage, à la torture,
à la mort et à la haine.
Est-ce si étonnant que nous en soyons là ?
Consumérisme débridé, obsolescence programmée,
ignorances fabriquées,
Perte de nos langues élaborées, médias trop
« dans les clous », politiques indécentes.
Notre Histoire d'humanité se regarde au vertige
d'une verticalité bien immature.

Pourtant, *la vita è bella !* si belle, même.

Goûteuse à souhait comme un chocolat belge
de haute couture,

Savoureuse comme la cuisine gastronomique
d'Arabelle Meirlaen,

Exquise, poétique et sensuelle
comme une caresse amoureuse,

Enivrante comme le parfum d'une fleur de magnolia
ou de jasmin des poètes,

Belle comme le corps en mouvement de la danseuse,

Spirituelle comme une méditation,

Harmonieuse comme une musique de Riopy.

La vie est un chant, une empathie, une diplomatie avec la
communauté biotique qui la porte à bout de bras (Baptiste
Morizot),

La vie est suite de synchronicités, elle est un rythme créateur,

Un don, une inspiration, une réciprocité.

La vie est un sentir et se mouvoir avec les milliards
de participants, de partenaires et d'interlocuteurs
qui sont en nous comme autour de nous,

Souvent invisibles mais co-présents.

Quelques rares d'entre nous se soucient du

Comment pensent les animaux ? (Loïc Bollache)

Comment les arbres communiquent-ils entre eux ?
(Peter Wohlleben)

Ce qu'ont à nous dire les peuples racines ?
(Frederika Van Ingen)

Mais la grande majorité, affairée par des banalités
quotidiennes,

N'en a cure.

C'est ainsi, en écorchés vifs, que nous nous sommes
dangereusement engagés,

Sur les chemins de non-retour (Jean-Pierre Otte),

Comme suspendus en à-pic et paralysés,

Devant les choix cruciaux et destinaux que nous avons à faire
urgemment,

Pour chacun·e, pour nos familles, nos collectivités,
nos peuples, notre communauté de terriens en détresse,
en perdition.

Pour ma part, j'ai choisi !

Ma retraite sonne comme une libération,
j'ai choisi d'être en partition,

D'écrire,

De m'écrier, comme Greta,

Mais à la première personne du pluriel,

Comment osons-nous ?

Et j'ai cessé de me désirer ailleurs (André Breton)

Que sur Terre.

[Sylvie Granat]

Amour F(l)ou

Amour F(L)OU

*« Le verbe aimer est difficile à conjuguer
Son passé n'est pas simple
Son présent n'est qu'indicatif
Et son futur est toujours conditionné. »*

Jean Cocteau

LUI

Presque chaque jour, je la voyais venir se promener au bras de L'AUTRE.

ELLE respirait le bonheur. Son visage, son corps, tout en ELLE affichait sans retenue l'amour qu'ELLE lui portait. Ses yeux brillants étincelaient, ne cessant de fixer l'AUTRE. Sa bouche n'affichait que sourires quand disparaissaient mots doux et baisers. ELLE semblait si légère, touchant à peine le sol, presque aérienne, donnant l'impression que rien ne l'atteindrait jamais. À ses côtés, ELLE se sentait protégée : ni douleur, ni malheur, ni difficulté ne viendrait altérer son quotidien. Sa vie avec l'AUTRE ne serait que douceur. ELLE voulait que tout le monde connaisse et prenne part à son bonheur. Moi-même, j'en profitais : la voir si belle, si rayonnante me réjouissait.

L'AUTRE ce n'était pas pareil. Je ne sais pourquoi, je ne ressentais pas le même attachement de l'AUTRE envers ELLE. Il me paraissait plus lointain, plus indifférent. Il n'y avait pas d'éclat dans son regard qui restait terne. Ses gestes, ni spontanés, ni naturels, n'inspiraient pas l'affection.

Avais-je un don de prémonition ou était-ce tout simplement de la jalousie ? Je ne saurais le dire... Mais le fait est que je ne ressentais qu'aversion et méfiance envers l'AUTRE.

Puis vint ce jour où ELLE arriva seule, la démarche alourdie, les épaules baissées, le dos presque courbé, le visage pâle et défiguré par les pleurs. ELLE s'assit sur le banc près de moi, et spontanément se prêta à la confiance.

ELLE

« Si vous saviez comme je suis malheureuse. Je croyais qu'il m'aimait, mais ce n'était qu'utopie. Il a triché pendant tout ce temps. Il n'a fait que profiter de moi et jouer avec mes sentiments. Comment ai-je pu être aussi crédule, aussi naïve ? Je n'ai rien vu ! À aucun moment, je n'ai pensé qu'il me mentait. Vous qui nous voyiez si souvent nous promener au parc, vous en seriez-vous douté ?

Et là, pour m'annoncer notre rupture, il n'a pas même pris la peine de se déplacer, juste un appel. Et savez-vous ce qu'il m'a dit ?

Eh bien, tout simplement, que je n'ai jamais compté pour lui, qu'il est marié, qu'il aime et ne quittera jamais son épouse. Que cette dernière vient de lui offrir le plus beau des cadeaux en donnant le jour à un petit garçon ! Il avait simplement voulu la ménager pendant sa grossesse. Alors, pour combler le manque de sexe, et après en avoir parlé avec elle, il avait décidé de prendre une maîtresse. Et en plus, en rigolant, il m'a dit qu'en fait, je n'avais été... qu'un pansement ! Non mais, vous rendez-vous compte ? Un pansement ! Ah oui, vous pouvez être choqué ! Entendre de telles choses n'est pas banal. Mais j'aurais dû m'en douter, c'était trop beau pour être vrai. Je suis tellement en colère ! Je lui en veux tellement !

Et puis non. En fait, c'est à moi que j'en veux. Ne prenez pas cet air étonné, je n'ai que ce que je mérite. En fait, il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait. Je sais que l'amour ne se dit pas, il se prouve, mais il ne me l'a jamais prouvé non plus. Je n'ai vu et vécu que ce que j'avais envie de voir et de vivre. Je suis vraiment naïve ou idéaliste...

Je dois vous embêter avec mes histoires. Mais cela me fait tellement de bien d'avoir quelqu'un à qui en parler ! Vous avez été patient de m'écouter. Si, si, je vous l'assure. Je vous en remercie beaucoup ».

LUI

Depuis ce triste jour, ELLE revint me voir tous les après-midi. Nous faisons de longues promenades, dans le parc, dans les bois. Petit à petit, ELLE se sentait mieux, retrouvait son sourire et sa bonne humeur. Le tutoiement s'installa naturellement entre nous. ELLE me parlait de sa vie, de son avenir. ELLE venait d'acquérir une petite maison, une vieille bicoque en rase campagne, et ELLE avait décidé de la restaurer pour y habiter. Pleine de projets, ELLE aurait un chez elle et ne cessait de s'en réjouir. ELLE essayait d'oublier sa mésaventure, de la rayer de ses souvenirs. En fait, me disait-elle, ELLE avait eu une vie facile, grandi dans une famille aimante, n'avait pas eu de souci pour étudier et exerçait le métier qu'ELLE avait choisi. Le seul petit bémol était que, pour occuper ce poste, ELLE était partie loin de sa famille et de ses amis, et que tous lui manquaient. Mais notre nouvelle amitié la réjouissait, atténuant sa solitude, me disait-elle. ELLE appréciait nos rencontres, nos échanges, se confiait pleinement, louant ma qualité d'écoute.

Ma vie n'avait pas été aussi linéaire... J'avais quitté mes parents très jeune et avais beaucoup bourlingué, changeant d'endroit et de région au gré de mes envies.

J'avais collectionné de nombreuses conquêtes et diverses maîtresses, sans jamais vraiment m'attacher. Je ne voulais pas m'aliéner d'une relation de longue durée, ma liberté m'étant trop précieuse.

Aussi, malgré l'âge que j'affichais, je n'avais rien ou pas grand-chose : pas de chez moi attiré, pas de compagne régulière et, sans la générosité du restaurateur qui m'avait pris en sympathie, je ne mangerais sûrement pas tous les jours à ma faim. Mais bon an mal an, je m'en sortais plutôt bien et cette vie de patachon, qui était mienne, me convenait parfaitement.

Mais, jour après jour, je sentais qu'ELLE était en train de changer mon existence. Je me rendais compte à quel point me tardait qu'arrive l'heure de notre rencontre. Dès mon réveil, je ne pensais plus qu'à cela. La voir, être à ses côtés, marcher avec ELLE, l'écouter, échanger. Je vénérerais ces moments précieux où, allongé dans l'herbe, je me laissais bercer par le doux son de sa voix. Je sentais que, pour la première fois, grandissait en moi le besoin de sa présence quotidienne. Je n'osais me l'avouer, mais ce que j'éprouvais pour ELLE maintenant dépassait le copinage ou la camaraderie. J'adorais les baisers qu'ELLE me donnait quand nous nous retrouvions et quand nous nous quittions, les caresses dont ELLE me faisait don de temps en temps, recevant chacun de ses gestes attentionnés comme une offrande.

Puis vint ce jour où ELLE arriva toute guillerette, le sourire aux lèvres, le pas si léger qu'il me sembla qu'ELLE volait presque. ELLE me sauta au cou.

ELLE

« Si tu savais ! Je suis si contente ! Si heureuse ! Nous avons passé un week-end merveilleux avec ma famille et mes amis, tous venus nous aider à emménager dans notre nouvelle maison. Ils t'ont tous tellement bien accepté. Un vrai bonheur !

Et la maison, elle est vraiment ma-gni-fi-que. Exactement comme je la voulais, avec le vieux cantou, la souillarde, les murs en pierre. Bien sûr, elle est vraiment isolée, entourée de bois, perdue au milieu de nulle part. Oui je sais, arrête de faire cette tête, c'est moi qui l'ai choisie. Je voulais le calme, la campagne, le chant des oiseaux et le grand air, d'accord. Mais mon plus grand bonheur est que nous allons enfin vivre ensemble.

Nous y serons si heureux, tu verras. Je suis si bien avec toi, chaque moment passé à tes côtés m'est précieux. Je sais que je peux tout te dire, tu as la patience de m'écouter. Il n'y a pas de tabou entre nous, tout ce que je te confie, mes joies, mes peines, mes secrets ne seront jamais divulgués. Tu es doux, patient, tu te contentes toujours de ce que je te donne, sans jamais rien exiger de moi. Quand j'ai été au fond du trou à cause de l'AUTRE, tu as été présent, tu m'as soutenue, tu m'as supportée, moi et mes pleurs, sans jamais me bousculer.

Pourtant, tu ne roules pas sur l'or. Je t'ai vu quelques fois faire la mendicité, et même si tu veux rester digne et me le cacher, je le sais. Comme je sais que là où tu habites n'est pas un endroit des plus confortables, que tu n'as pas toujours de chauffage l'hiver. Mais, cette vie, c'est toi qui l'as choisie, elle est garante de la liberté qui t'est si chère. Tu es de ceux qui ne se plaignent jamais, qui sont toujours là pour les autres, qui savent se satisfaire et profiter de peu. Je suis heureuse que mon chemin ait croisé le tien, heureuse de t'avoir rencontré, heureuse que tu viennes vivre avec moi, que nous habitions ensemble. Je ne te fais pas l'aumône, je ne suis pas un "bon samaritain". Je suis aussi égoïste que généreuse dans cette histoire. Je suis tellement bien avec toi, si rassurée de t'avoir à mes côtés, que je voudrais que durent au quotidien ces moments de bien-être et de sérénité que nous partageons. Je t'aime tellement !

Sache que tu ne seras pas prisonnier : jamais la porte de la maison ne sera fermée à clé, et tu seras libre d'en partir quand tu voudras, si un jour tu le souhaites. Malgré la peine et la douleur que cela m'infligerait, je t'en fais la promesse. »

LUI

N'en ayant aucune notion, je ne saurais dire depuis combien de temps nous vivons ensemble. Je n'ai jamais été aussi heureux, d'aussi loin que je m'en souviens. Je ne me sens pas prisonnier. Je prends tant de plaisir à être là pour veiller sur ELLE, la protéger. Je me suis tellement attaché à ELLE que je ne supporte plus la moindre séparation, aussi courte soit-elle. Ne l'ayant jamais ressenti auparavant, je m'interroge : ne serait-ce pas cela, l'amour ?

Nous partageons tous nos repas, et, connaissant ma gourmandise, ELLE me mitonne sans cesse de petits plats. Un vrai régal ! Notre relation est encore plus forte. Nous faisons toujours nos longues promenades. ELLE continue de me confier ses pensées, ses secrets, ses sentiments. ELLE n'est jamais avare de baisers et de caresses. Comme ELLE m'aime et me gâte !

Le sommeil nous attrape chaque soir dans le même lit, où nous aimons à nous endormir l'un contre l'autre. Seule l'envie de profiter de la belle étoile dans le ciel d'été parvient parfois à m'en éloigner pour une nuit. Mais bien qu'ELLE soit ma maîtresse, et malgré l'incommensurable amour que nous partageons, je sais que jamais je ne posséderai son corps.

Je m'appelle OSCAR.

Je suis un chien.

Double-Sens

[René Durand]

Des plus et des moins...

« Alors que voulons-nous faire ? Nous voulons, en un mot, apporter davantage de liberté et de protection tant aux entreprises qu'aux salariés. [...] Nous souhaitons que les entreprises et les salariés décident davantage par la négociation des règles qui leur sont applicables... »

Discours de Muriel Pénicaud,
Ministre du Travail, à l'Assemblée nationale, le 10 juillet 2017
Examen du projet de loi l'habilitant à prendre par ordonnances des mesures pour le renforcement du dialogue social.

En ce mercredi 6 mai 2020, il faisait déjà une chaleur étouffante sur cette dalle. Les battants de la porte coulissante s'écartèrent automatiquement dès son approche et elle dut, à la dernière minute, dévier sa trajectoire pour éviter ce mec qui sortait de l'immeuble sans regarder devant lui. Quand elle pénétra dans le bâtiment habillé de verre, la différence de température entre le parvis extérieur et l'intérieur l'impressionna.

Au centre d'un hall envahi de plantes vertes, une hôtesse tout sourire l'accueillait.

— J'ai rendez-vous avec Patrice Rodriguez du syndicat CGT¹.

— Ah ! Et il vous attend ? Je ne vais pas le déranger en lui annonçant votre arrivée. Le plus simple, c'est d'y aller directement. C'est à l'étage -2, porte SS2-24. Vous prendrez l'escalier C là-bas sur votre droite...

¹ Confédération Générale du Travail : organisation syndicale.

Elle pensa un instant que le « mouvement syndical » était tombé bien bas pour se retrouver au deuxième sous-sol ! Elle avait d'ailleurs immédiatement senti chez l'hôtesse un changement d'attitude et de ton quand elle avait demandé le bureau de la CGT. Elle remarqua alors le vigile, jusqu'alors assis dans un coin, au moment où il se leva pour se diriger vers elle.

— Ce monsieur va vous accompagner...

Décidément, la confiance régnait ! Le gros tas de muscles, engoncé dans son uniforme trop étroit, se posa devant elle, immobile. Puis, d'une mimique étriquée, il l'invita à la suivre, lui montrant l'accès à l'escalier à l'autre bout du hall.

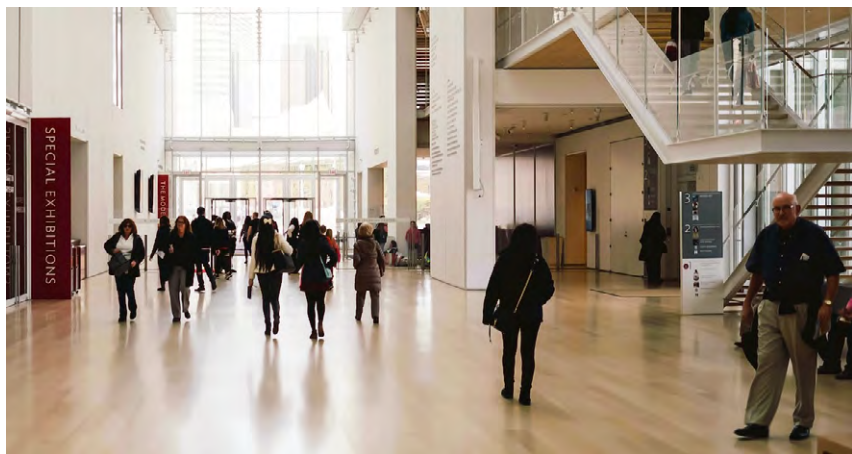
Le couloir du deuxième sous-sol était sinistre. Le béton brut comme revêtement mural, l'absence de lumière du jour en rajoutait. Au nombre de portes sur lesquelles étaient collés des logos, elle se dit que l'ensemble des organisations syndicales de l'entreprise avait un bureau là. Le vigile, n'ayant

manifestement pas envie de s'aventurer dans ce territoire hostile, s'arrêta en s'accompagnant d'un geste de la main...

— C'est l'avant-dernière, à main gauche...



Les vantaux de l'entrée s'écartèrent automatiquement à son approche et — perdu dans ses pensées, la « tête ailleurs » — il manqua d'emplafonner la « bonne femme » qui rentrait. « Quelle conne, elle ne peut pas regarder où elle va ? » grommela-t-il. Quand il se retrouva sur le parvis de la tour, la différence de température avec l'air rafraîchi de l'intérieur lui sembla insupportable.



Pourtant, son entretien s'était vraiment bien passé et il eut le sentiment d'avoir bien mérité cette pinte de bière qu'il se promettait d'avaler dans le premier bistrot qu'il rencontrerait sur le chemin du retour. Peut-être dans le centre commercial situé sous la dalle de la place ?

Tout s'entrechoquait dans sa tête. Oui, il avait l'impression d'avoir été brillant dans son exposé. Mais il fallait reconnaître

que, d'une part l'équipe qui le soutenait avait particulièrement bien travaillé le sujet et que, d'autre part, les personnes auxquelles il s'était adressées avaient su le mettre en confiance. La procédure dont il était la cheville ouvrière et qui avait été retenue il y a un mois de cela se déroulait comme prévu. Le DG² avait été plein d'attention, lui donnant du « notre ami l'expert » et le DRH³ lui avait offert un café avant de démarrer la séance. La conclusion l'avait rempli de satisfaction : on pouvait désormais passer à l'étape suivante.

C'est le cœur léger, mais la tête bouillonnante, qu'il avait quitté l'étage de la direction au sommet de la tour. Il avait tout juste jeté un regard sur la ville en dessous. Le temps en ce mois de mai était magnifique. La secrétaire du DG l'avait même raccompagné jusqu'au rez-de-chaussée, lui rappelant — une fois encore — que l'on comptait sur sa discrétion, en gros sur son silence. C'était tellement évident qu'il n'avait pas relevé.

C'était vraiment un bon jour pour lui. Il l'avait bien méritée, cette bière.



Au fur et à mesure qu'il avançait dans la description de la situation, elle sentait sa colère monter. En face d'elle, Patricia Rodriguez était d'un calme olympien, peut-être un peu résigné, mais tout autant déterminé. Le camarade assis à sa droite — dont elle n'avait pas retenu le nom — acquiesçait régulièrement d'un hochement de tête aux propos du secrétaire de sa section syndicale.

— Je résume. Dans un premier temps, il y a maintenant 6 mois de cela, la direction annonce dans la presse, mais aussi lors d'un CSE⁴, que le secteur de l'aéronautique va mal,

² Directeur Général.

³ Directeur des Ressources Humaines.

⁴ Comité Social et Economique : instance de représentation du personnel dans l'entreprise.

qu'il convient de redéployer son activité, de se diversifier, de gagner de nouvelles parts de marché et d'augmenter le chiffre d'affaires, etc. Tu connais ce discours. Mais, que, pour atteindre cet objectif, il va falloir limiter les « charges » et donc procéder à une réduction des effectifs. Que c'est « la seule solution » pour assurer la survie de l'entreprise, que « tout le monde doit faire des efforts », etc. ! Je te rappelle toutefois que la maison-mère — en Angleterre — a doublé ses profits l'année dernière. Dans un deuxième temps, il y a 22 jours, la direction nous propose une alternative : soit un PSE⁵ et 700 licenciements, soit la signature d'un « Accord de Performance Collective » se traduisant par une baisse temporaire des rémunérations, de l'ordre de 20 %. Le chantage a été terrible, y compris de la part de certains syndicats « si on n'accepte pas, c'est le PSE ! ». Au final, sur les 1 324 salariés que compte la société, 117 ne se sont pas soumis et ils ont immédiatement reçu une lettre les virant pour « cause réelle et sérieuse ». Voilà le bilan. Comme tu vois, c'est bien dégueulasse. En tout cas, il me paraissait important — à cette étape — d'avoir l'écoute et l'aide de la confédération...

— Merci pour ce résumé, Patrice. Mais à part FO⁶ et la CGC⁷, que disent les autres organisations ?

— Nous sommes divisés sur la stratégie à mettre en œuvre. Il me semble malgré tout possible d'avoir une action commune avec au moins deux d'entre elles, mais surtout avec des travailleurs jusqu'à présent non syndiqués, mais qui ont participé au mouvement des « Gilets jaunes ».

— Comment envisages-tu cela ?

— Écoute, je te proposerais bien volontiers...

⁵ Plan de Sauvegarde de l'Emploi : vise à faciliter le reclassement des salariés en cas de licenciements.

⁶ Force Ouvrière : organisation syndicale.

⁷ Confédération Générale des Cadres : organisation syndicale.

La discussion se poursuit jusqu'à la fin d'après-midi avec toutefois une pause sandwich. Au fur et à mesure de l'avancée de la journée, divers camarades (y compris de Solidaire⁸ et de l'UNSA⁹) les rejoignirent. Épuisés, ils quittèrent les bureaux du second sous-sol vers 18 h. Au rez-de-chaussée, le hall était maintenant désert, à part un nouveau vigile qui les ignora, tant il était scotché à son smartphone.



C'est vrai qu'il s'était bien démené et que le plan d'action et de communication qui était en cours d'exécution était au point. L'entreprise n'avait eu qu'à le suivre et tout fonctionnait. Cela dit ce n'était pas que son œuvre : ils avaient été plusieurs à bosser sur la question.

C'est Véronique Le Poizat qui avait validé toute la démarche auprès des politiques et en particulier du parti présidentiel. Il faut admettre qu'elle avait un carnet d'adresses impressionnant. Elle avait le « 06 » des principaux collaborateurs de la Ministre du Travail, du Ministre de l'Économie et même de Matignon. Tous ses contacts dans ce dossier avaient tacitement approuvé la stratégie et l'avaient assurée du silence « bienveillant » des services de l'État.

C'était en fait la première grande entreprise française à avoir recours — à cette échelle — à un « Accord de Performance Collective » (APC) dans le sillage de la crise sanitaire. Ce dispositif, créé en 2017 dans le cadre de la loi travail, n'avait pas trop été utilisé, surtout à cette dimension, mais prenait toute sa pertinence maintenant. Le gouvernement (et plus largement la classe politique) comptait sur cette affaire pour évaluer l'efficacité de ces mesures. Une raison de plus pour ne pas foirer.

⁸ Solidaire : organisation syndicale.

⁹ Union Nationale des Syndicats Autonomes : organisation syndicale.

C'est en particulier le volet communication et relation avec la presse qui avait été peaufiné. C'est Mathieu Cassagnabère qui s'y était collé. Il avait déjà fait le tour de ses contacts dans les médias patronaux et proches du pouvoir. Au départ, rien de précis n'avait été dit sur cette opération, mais des « éléments de langage » avaient été distribués. Il s'agissait de mettre en avant les avantages, en ce moment de crise, des APC. Comment cette procédure permettra certainement de sauver des milliers d'emplois, etc. Au fur et à mesure de son avancement, tous reçurent des communiqués de presse de l'entreprise et même des projets d'article prémâchés.

Sur le plan juridique — pour l'instant le plus important —, deux cabinets d'avocats spécialistes du droit du travail avaient élaboré le « planning de montée en charge ». Les modèles de lettres au personnel, les modalités du scrutin à organiser, etc. Tout avait été minutieusement préparé.

Il s'était gardé la mise au point du discours que devait tenir la direction. « En ces temps de pandémie, qui n'épargne personne, sauver 700 emplois c'est notre objectif. Nous sommes tous dans la même galère et devons tous faire des sacrifices. » C'était simple et avait l'avantage de « mutualiser les efforts », de montrer le bien-fondé de la démarche.



À peine rentrée, elle s'effondra dans le canapé. Son compagnon et leur fille se précipitèrent pour l'embrasser et avoir des nouvelles...

— Alors, raconte comment ça s'est passé. Pas trop dure cette journée à la Défense ?

— Ne m'en parle pas, une honte. Ces salopards viennent d'envoyer 117 lettres de licenciement.



Il était retourné au bureau et était reparti plus tôt que prévu. À peine franchi le pas de sa porte, il avait été interpellé par sa mère.

— Tu es rentré mon petit ?

Il avait horreur qu'elle l'appelle « mon petit », à son âge ! Mais comment l'éviter ?

— Tu as eu une bonne journée ?

— Oui maman, parfaite, tu ne peux pas savoir à quel point ! Nous avons empêché 700 licenciements...

Dimanche 15 août 2021

Double-Sens

[Michel Galasse]

Ailleurs, c'est ici !



Le camion et les hommes sont là. Il nous faut maintenant décharger les 63 m³ que prennent nos « bagages », et, quelle que fût l'organisation préalable, un déménagement, c'est toujours un peu le bazar ! Qu'allions-nous donc faire dans ce trou perdu, à une altitude de 505 mètres, aux portes du Cantal, dans ce hameau de huit habitations au nom bizarre de Jauzac ? N'était-ce pas prendre la poudre d'escampette ? Étions-nous seulement en fuite d'un voisinage malsain, composé de Tuches, de Malvira, de Pompadour et de barakis ? C'est sûr, là où nous étions, il y avait comme une erreur, une errance de notre part. Le clos de six maisons passives à ossature en bois avait rapidement pris, en quatre années seulement, les allures d'un huis clos avec saturation de transferts pervers, devenus aujourd'hui, malheureusement, assez ordinaires. Étant le seul psy de l'arbre généalogique dont je suis issu, ma mission était bien d'ouvrir les huis clos, et, quand cela est impossible, de les fuir. Il s'est donc vite avéré que l'herbe était réellement plus verte ailleurs !

Marion, l'amour de mon existence, excédée, sinon outrée par les comportements bruyants, prétentieux, dédaigneux et clairement méprisants, nous fit voyager prestement dans le Cantal, la Corrèze, l'Aveyron, pour finalement trouver notre nouvelle niche écologique dans le Haut-Ségala lotois.

Arrivés dans la propriété pour laquelle nous avons fait offre depuis la Belgique, c'était là et nulle part ailleurs que nous étions prêts à vivre, à respirer, à permacultiver, à écrire, à randonner, à rencontrer, à pister... Fumée blanche, la décision était prise et six mois plus tard, le camion se vidait rapidement de son contenu. Ce fut un peu un coup de foudre, comme il y avait trente-huit ans, lors de ma rencontre avec Marion, auto-stoppeuse sur le bord de la route. Impulsivement, je m'étais arrêté pour accueillir à mes côtés « ce petit bonbon rose mal fagoté », et nous voilà aujourd'hui, tous deux à Jauzac, pour nos « vieux jours », investissant « la demeure de Gaudius », avec joie (gaudium).

Si fuite du clos il y a eu, c'est surtout une fuite salutaire de la bêtise et de l'autosuffisance, la plus belle de nos escampettes. Et même si le climat mondial n'est vraiment pas bon, que la biodiversité s'effondre rapidement, que la pollution est généralisée, que les guerres s'énoncent et s'annoncent, entre idéologies, entre blocs géopolitiques, entre régimes, mais aussi pour l'eau, l'équité, les droits humains, que l'heure est aux canons, aux missiles, aux invectives, aux confrontations, c'est précisément pour cela que nous choisissons la voie des sens, la seule à nous faire contacter à nouveau la vie, le vivant en nous, entre nous, autour de nous. Changement de biotope et de microbiote, en Gaule profonde, terra pas si incognita que cela, pour renouer avec des savoirs et savoir-faire anciens, des gestes ancestraux. L'esprit des anciens n'est-il pas en passe de me réveiller, celui de Thomas et de son père, François, respectivement mon arrière et mon arrière-arrière-grand-père, tous deux hommes de terre ? Créer, à même l'inconnu, à travers cette sympathique étrangeté et cette fraîcheur du vivant, emprunter à jamais la voie du sentir, du feeling-through, en quittant nos peurs.

Dans ce petit bout de Ségala, terre siliceuse et acide, terre à châtaignes, à noix, à cèpes, à safran et à seigle, terre des Cardaillac, terroir plein d'histoires, nous nommerons notre logis de 1726, la Ségalasse. Nous y planterons une forêt comestible avec des amandiers, des abricotiers, des amélanchiers, des oliviers et des pistachiers pour compléter les fruitiers existants, pommiers, poiriers, cerisiers, pruniers, pêchers et plaqueminières. Notre intelligence sera exclusivement augmentée par les vivants qui peuplent notre terre, insectes, lézards, oiseaux, fleurs, plantes médicinales et aromatiques, lombrics et chauve-souris, humains de passage. Le rêve éveillé est devenu éveil et pure merveille, dans ce vaste collectif de vie.

[Dominique Comby-Faltrept]

Promenons-nous dans les bois...

En tant que balade digestive, je décidais d'aller dans la forêt voisine de la maison de Victor. J'avais le cœur joyeux en commençant cette promenade. Mes retrouvailles avec Victor s'étaient très bien déroulées. J'appréhendais quelque peu cette rencontre après vingt ans pratiquement sans nouvelles, chacun occupé par travail et famille.

Mais le repas, délicieux par ailleurs, s'était merveilleusement déroulé. La discussion allait de soi et roulait comme s'il n'y avait eu aucune interruption. Il faisait très beau, je n'avais qu'un tee-shirt et — au cas où — un cardigan sur mes épaules.

Une grande allée au sol régulier et tassé m'accueillit. J'avancais lentement en pensant à toutes choses, appréciant le silence parfois interrompu par le « froufrou » de la fuite d'un animal ou le chant d'un oiseau qui me faisait lever la tête à sa recherche, pour tenter de le repérer et de l'identifier. Volonté quelque peu prétentieuse vu mes connaissances honteusement réduites dans le domaine !

J'avais l'impression que la forêt m'appartenait n'ayant croisé personne depuis le début de ma balade, j'appréciais grandement cette solitude.

Le soleil s'introduisait calmement entre les arbres et les ombres se mouvaient selon la danse de cette futaie caressée par une légère brise.



Perdue dans mes pensées, je ne m'étais pas aperçue que la belle allée s'était transformée en petit sentier, je me retrouvais devant une végétation dense où tout chemin n'était pas évident à découvrir. La forêt s'était épaissie, il me fallait maintenant me frayer un passage à travers un taillis dense et désordonné.

Soudain, le bruit émis par l'agitation de la canopée me sortit de mes rêveries. Le temps avait changé. Le soleil ne cherchait plus sa place à travers le feuillage, il s'était manifestement caché, remplacé par un ciel sombre et menaçant. Une petite pluie commença à s'introduire en zigzaguant. Je me couvris la tête de mon pull puis, rapidement, l'enfilai. J'accélérais mon pas, avançant de manière aléatoire, sans trop savoir si je me dirigeais dans la bonne direction. Je montais et descendais selon la déclivité du terrain, butais sur des souches, m'empêtrais les pieds dans les branches éparpillées sur le sol et plus ou moins dissimulées par les feuilles, manquais de m'étaler fréquemment.

Le chant de la pluie se transforma en un bruit très rythmé et mes pas s'accordèrent tant bien que mal. Je fonçais absurdement, droit devant, la tête baissée. Mes lunettes pleines de buée ne me donnaient qu'une vague idée du terrain que je devais affronter. Le sol commençait à se gorger d'eau et la terre à se transformer en une boue glissante. Total, je confondais la pente un peu accusée qui se présenta en toboggan et la dévalais lamentablement sur le dos. Mon pantalon jaune canari et mon pull bleu grec s'uniformisèrent en un marron-nasse épais, avec, pour mémoire de cette aventure, quelques feuilles collées pour décrypter, en des temps meilleurs, sous quels arbres j'avais glissé. Le ciel s'obscurcit. Il faisait pratiquement nuit en pleine après-midi. Soudain, un éclair zébra

le paysage suivi de près d'un coup du tonnerre assourdissant qui me fit l'effet d'un coup de canon. Fichtre, je suis perdue dans un petit bois en plein orage. Je ne contrôle plus l'angoisse qui m'envahit, m'accroupis, des larmes coulent doucement sur mes joues, salant quelque peu la pluie qui continue de tomber.

Double-Sens

[Sylvie Granat]

Que dire ?

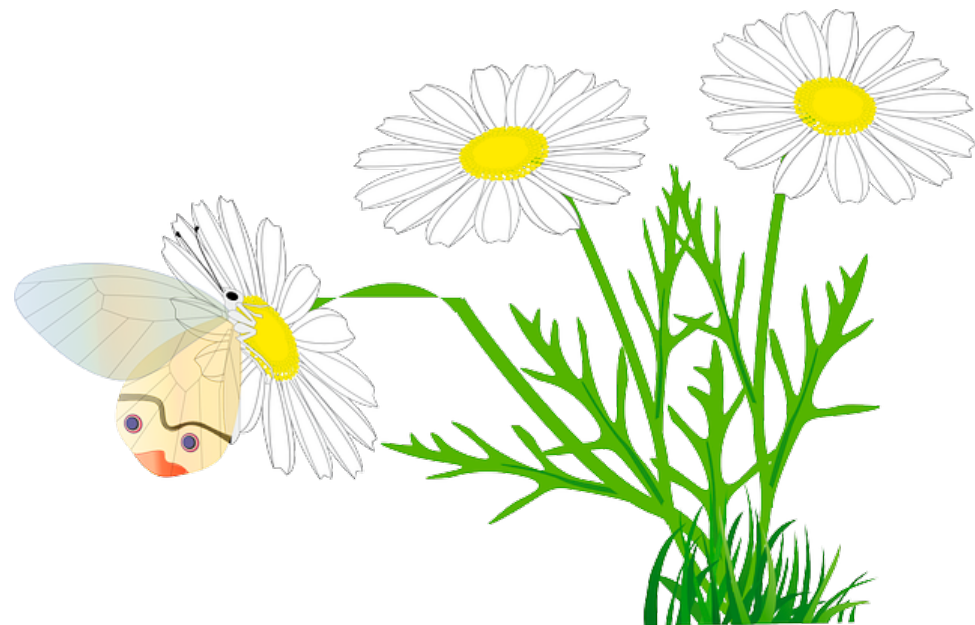
*Que ne l'ai-je compris à son arrivée ?
Air désemparé, visage déconfit,
Seul, n'ayant plus le bras de sa douce amie,
Ni sa délicate taille à enlacer,*

*Morose, d'un pas nonchalant, il avançait...
Sous ce frêne où ils se sont tant chéris,
Le bel amas de feuilles qui fut leur lit
Avec fureur, se plut de ravager.*

*Quand soudain devant moi s'est arrêté.
Fière d'être l'unique à pouvoir lui prédire
De son amour si écorché l'avenir,
Altière, sous son regard, me suis redressée.*

*À m'effeuiller, cœur blessé s'est refusé.
Sachant sa romance à jamais finie,
Un peu, passionnément, à la folie,
D'un pied lourd et meurtrier m'a écrasée.*

*Que ne me suis-je, en cet instant, maudite
De n'être à jamais que marguerite !!!*



Décembre 2020

Les auteur·trice·s

Mais qui sont-elles ? Et qui sont-ils ?

Dominique Comby-Faltrept Ses textes ne sont jamais autobiographiques. Elle réserve ses écrits personnels, comme une vieille adolescente, à un carnet rempli quasi quotidiennement et lui servant de mémoire : livres, films, ressentis...

C'est souvent la nuit qu'elle pense au thème choisi, ou en marchant, improvisant des scénari, jamais notés le jour venu !

Elle ne sait jamais si l'idée majeure de départ aboutira un jour.

En fait, les textes finis ont été écrits d'un jet, un jour d'inspiration et n'ont connu que peu de modifications.

Au final, on ne peut nier que l'inspiration spontanée reste rare.

René Durand Sa participation à la saison 4 de « La Belle Escampette », terminée en 2020, l'avait emballé. Le thème « vestige-futur » permettait une confrontation de concepts qui l'avait séduit. Il ne pouvait qu'en redemander. Son implication dans cette saison 5, « double sens », était acquise ; en plus, le sujet ouvrait plein de perspectives passionnantes. Sauf que cette envie s'est trouvée percutée par la maladie de sa « douce », un choc d'une rare brutalité. Mais aussi — à un degré moindre — par la pandémie de la COVID, par son engagement dans les échéances politiques, les conflits sociaux, son action militante. Mais voilà, maintenant, une

page était tournée : il se devait constamment d'écrire. L'étirement de cette saison 5 — trois ans, ça laisse du temps — lui a enfin permis de se répandre — avec cette même passion — dans ses autres travaux. La présence d'un clavier dans sa vie quotidienne était devenue indispensable. Son côté « vieux geek » s'en accommodait parfaitement. Malheureusement, en raison de son âge avancé, une greffe n'était pas envisageable.

Michel Galasse Pur wallon né dans la brousse congolaise, retraité depuis peu, il a migré avec son épouse, dans le Ségala lotois. Difficile pour l'écriture de cette première nouvelle, assez autobiographique, de se dépouiller de l'habit de psychologue clinicien qu'il a porté durant plus de trente-cinq années. Féru d'écologie non politique, il veut semer, planter, observer, pister, rencontrer, arpenter et s'enforester. Il rêve ainsi d'une caméra nocturne au jardin, de bivouacs sauvages en Cantal, d'écriture poétique. Sa migration volontaire le fait revenir inexorablement à ses racines de Terrien.

Aldo Gari La vie n'est pas toujours un long fleuve tranquille dans ce monde fou, fou, fou, fou... cela tombe parfois sous le sens, on peut alors tomber bien bas ou de haut et se retrouver sens dessus dessous en un sens. Mais une fois que l'on a repris ses sens, tout devient vide de sens, à la fois lourd de sens et sans aucun sens. J'en suis là.

Sylvie Granat Elle avait toujours suivi le droit chemin...

Petite fille sage, adolescente au caractère bien affirmé, mais très bonne élève, elle a profité de parents et d'une fratrie où régnaient l'amour, l'entraide et le respect.

Adulte heureuse au sein du foyer devenu sien, comblée par son rôle de maman, passionnée par son travail en équipe où elle se plaisait à aider et soulager autrui, syndicaliste se battant pour la reconnaissance de chacun et l'égalité entre tous, elle a vécu toutes ces années sans obstacle.

Puis est arrivé le temps où tout est devenu trouble, comme un barrage sur son avancée... La perte d'êtres chers et précieux, la maladie qui l'a touchée de plein fouet sans prévenir, et qui lui a fait perdre le chemin... Depuis, il lui semble que la route est tortueuse, si tortueuse que même son visage en porte les stigmates et qu'elle a beau essayer de vouloir le redresser, elle reste impuissante et n'en a plus la maîtrise.

Qu'importe, elle a encore la force d'être optimiste. Elle sait qu'entre deux virages difficiles de son chemin qui la ralentissent, il y a les lignes droites durant lesquelles elle retrouve la sérénité, et peut profiter du bonheur, du bien-être, de l'amour, de l'amitié, du partage et du rêve. Et tant pis si, durant cette ligne droite, elle est en excès de vitesse, elle n'a pas l'intention de ralentir pour autant...

Remerciements

Le Collectif La Belle Escampette et ScriptaLinea remercient...

Pour ce cinquième parcours bousculé — entre autres — par la pandémie, le Collectif La Belle Escampette a erré de lieu en lieu. Merci, à Aldo, Dominique, Sylvie pour avoir offert l'hospitalité de leur maison au groupe. Comment oublier, à ce sujet, les délicieux repas préparés par l'époux de Sylvie ? D'autres lieux nous ont hébergé·e·s comme la Mairie d'Anglars qui nous a de nombreuses fois prêté une salle, mais aussi la Ferme de la Rauze qui nous a permis de tenir dans ses locaux la première séance de ce parcours. Un clin d'œil au musée Champollion « Les Écritures du Monde » qui nous a fait l'honneur — par deux fois — de nous prêter une salle pour nous réunir.

Enfin, comment ne pas être honorés par le cadeau que nous fait la peintre Françoise Utriel en nous autorisant à illustrer la couverture du présent opuscule par l'image d'une de ses toiles : « La ligne rouge 18-2016 » ADAGP Paris. Merci encore, chère Françoise...

Merci à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil, en particulier à Isabelle De Vriendt pour son accompagnement, ainsi qu'à Nathalie Jonckheere, Jean-Paul Mathelot, Véronique Lardo et Isabelle De Vriendt pour la relecture de l'ensemble des textes et de la maquette. Comment — à ce sujet — oublier l'agréable moment passé avec cette dernière lors de sa visite à Figeac ?



L'aisbl ScriptaLinea adresse en particulier ses vifs remerciements à Didier van Pottelsberghe pour ses talents créatifs au service des textes.

Des extraits de ce recueil ont été présentés à quatre reprises lors de lectures publiques :

- Le vendredi 16 février 2024 au café associatif de Predeignes géré par l'association le Pilou, merci à cette association et au Maire de cette commune.
- Le samedi 17 février 2024 au café associatif « L'arrosoir » de Figeac <https://www.larrosoir.org>, espace associatif convivial familial et culturel. Merci à l'association « Ricochet » qui le gère.
- Le mercredi 6 mars 2024 sur les antennes de la radio locale « Antenne d'Oc » de Figeac : <https://antenne-d-oc.fr>. Merci à toute l'équipe de la station et en particulier à Frédérique Valentin. Merci aussi à Radio Air Libre pour la rediffusion de l'émission sur les ondes belges¹.
- Le samedi 9 mars 2024, à la salle du Foyer Rural de Saint-Paul de Vern. Merci à la Mairie et au Foyer Rural pour leur accueil.



¹ Émission (157) à écouter en ligne : « Double sens : lectures » <https://radioairlibre.net/emissions/des-livres-pour-dire/157-double-sens-lectures/>



Le graphisme du recueil a été réalisé par Didier van Pottelsberghe.

Les photos reprises dans le recueil sont libres de droit.

L'illustration de la couverture est une peinture de Françoise Utriel :
« La ligne rouge 18-2016 » ADAGP Paris

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org

Pour tout don à l'asbl ScriptaLinea :
IBAN BE42 5230 8059 5254/BIC TRIOBEBB (Triodos)

